

--> See the **erratum** for this article

Aimer, finir — Canada [Québec] 2009, 51 minutes

Pierre Pageau

Cinéma et propagande
Number 265, March–April 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63431ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pageau, P. (2010). Review of [*Aimer, finir* — Canada [Québec] 2009, 51 minutes]. *Séquences*, (265), 32–32.



Aimer, finir

Lucie Lambert continue à nous faire cadeau de beaux documentaires sur la Côte-Nord, le territoire qui l'a vue naître. Ce qui était le cas pour **Paysage sous les paupières** (1995), **Avant le jour** (1999) et **Le Père de Gracile** (2004).

Pierre Perrault, pour parler des mythes fondateurs, s'est déplacé à l'île aux Coudres, puis en Abitibi et, finalement, sur la Côte-Nord. Lucie Lambert prend le relais, aussi bien sur le plan thématique que stylistique. La quête de l'identité, pour ces deux cinéastes, est primordiale. Pour Lucie Lambert, un **Pour la suite du monde** est possible pour les habitants de la Basse-Côte-Nord, et pour leurs rêves. Le cinéma de Lucie Lambert a, de plus, une poésie des éléments naturels (le vent, l'eau, le feu, les roches) qui donne une dimension très physique au Pays.

La première scène nous montre une femme qui vient vers nous et qui prend la parole; sa douceur et sa détermination sont déjà symboliques de tout le film. Cette femme se nomme Anne-Marie, une Inuite qui vient de perdre son mari, Jacques, mais qui maintient néanmoins un goût pour la vie. Elle témoigne du fait que la douleur de perdre un être cher fait partie aussi de la vie.

Le souvenir de la mort est très présent dans ce film, entre autres à travers un *scrapbook* émouvant d'Anne-Marie. Mais la vie n'est jamais très loin. Jade, la fille d'Anne-Marie, qui a déjà songé au suicide, trouve un nouveau sens à la vie avec son bébé. La présence de cet enfant agit comme une sorte de contrepoint de vie lors d'un long dialogue entre Anne-Marie et Jade sur la mort, le suicide, et l'enfance brisée.

Le film lui-même est un dialogue avec le spectateur pour lui apprendre comment des gens apprennent à habiter un pays hostile. Le film lie les douleurs individuelles aux douleurs collectives des Inuits; ceci est bien communiqué lorsqu'Anne-Marie, écoutant Stephen Harper s'excuser des sévices subis par les Inuits dans les collèges de Blancs, pleure; et nous pleurons avec elle. L'amour de ce coin du Québec, et de ses habitants, nous atteint encore une fois.

PIERRE PAGEAU

■ Canada [Québec] 2009, 51 minutes — Réal. : Lucie Lambert — Images : Lucie Lambert — Mont Lucie Lambert — Dist. : Les Films du Tricycle.



Je porte le voile

Natasha Ivisic est une femme entière en quête d'absolu. Quand, par amour, elle se convertit à l'Islam, elle ne fait donc pas les choses à moitié. Portant voile, vêtements amples et longues jupes, elle devient mère de trois enfants. Quand sa fille Amina atteint l'âge de la puberté, Ivisic entreprend une réflexion sur la symbolique du voile. Nous sommes en plein dans la confusion des accommodements raisonnables et de la commission Bouchard-Taylor. La démarche religieuse, morale et sociale de la coréalisatrice nous est présentée dans un documentaire un peu longuet où elle tient le rôle principal, à la Michael Moore.

Le thème intéresse, mais la façon de filmer de Yannick Létourneau est souvent malhabile. Il fait peu de cas des cadrages, des mouvements de caméra et de la mise en scène. Filmant des rencontres entre femmes musulmanes, il a pourtant des sujets fixes faciles à mettre en images. La lumière est aussi souvent bien mal balancée, comme s'il voulait donner un côté furtif, capté sur le vif. Le film destiné à la télévision

manque de direction artistique, comme si le fond avait pris le dessus sur la forme, alors qu'ils sont généralement complémentaires. La voix de la narratrice est bien posée et sa diction limpide nous fait bien comprendre son propos.

Plusieurs scènes sont très touchantes et les commentaires des parents du personnage principal sont affectueusement sincères. Le film est présenté avec débat à la fin et s'ensuivent souvent des périodes de questions assez animées. Entre le discours féministe d'extrême gauche et celui de jeunes Québécoises fraîchement converties qui croient encore que le voile ne change rien dans leur autonomie, nous aurions aimé entendre aussi l'opinion du mari de la coréalisatrice et de ses deux fils. Si les femmes acceptent de se voiler, c'est souvent dans le dessein de satisfaire les exigences religieuses d'un conjoint pratiquant.

Quoiqu'il ne révolutionne pas l'esthétique du cinéma, le documentaire pour son honnêteté, sa franchise et une certaine candeur mérite notre attention. Il participe au débat engendré par le voile dans notre société pluraliste. Il faudra voir ce qu'Ivisic entreprendra comme prochain projet.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ Canada [Québec] 2009, 52 minutes — Réal. : Natasha Ivisic et Yannick Létourneau — Image : Alex Margineau et Geoffroy Beauchemin — Mont. : Diego Briceño — Mus. : Antoine Bustros — Avec : Natasha Ivisic — Prod. : Périphéria — Dist. : Filmoption.